

L'affaire des paysans indiens de Toctezinfin continue de provoquer des remous dans l'opinion publique équatorienne (cf documents DIAL D 184 et D 189).

Actuellement, le point de vue gouvernemental est à l'apaisement, tout en faisant preuve de réserve sur le fond, ainsi qu'en témoigne l'interview du gouverneur de la Province du Chimborazo. La personnalité de l'évêque de Riobamba, Mgr Proaño, impliqué dans l'affaire, est mise en relief par l'interview faite par Alberto Borges. Textes extraits de la revue "Vistazo", d'Equateur, n° de novembre 1974.

(Note DIAL -08/11/74)

I- INTERVIEW DU COLONEL AMÉRICO ALAVA, GOUVERNEUR DE RIOBAMBA, PROVINCE DU CHIMBORAZO

Q - Quelle est votre version officielle sur les événements qui sont à la base de la polémique avec l'évêque Proaño?

R - Je dois d'abord préciser, avec force et en toute vérité, que je n'ai jamais, ni à titre personnel ni dans l'exercice de mes responsabilités, engagé de polémique avec l'évêque du diocèse de Riobamba, Mgr Proaño. Je n'ai pas précisément pour fonction d'interpréter la scolastique chrétienne mais, dans les limites de ma compétence, j'ai à veiller au maintien de l'ordre et de la paix sociale et, quand l'ordre est troublé, à prendre les mesures qui s'imposent dans le cadre de la loi et dans le respect du sens de la justice qui caractérise habituellement tous mes gestes. D'ailleurs, j'estime que la tâche la plus difficile est justement l'administration de la justice, car lorsqu'elle rend ses conclusions, les parties en conflit n'en sont pas toujours satisfaites.

Q - Estimez-vous que l'évêque Proaño sème la division?

R - Je n'ai pas qualité pour définir l'attitude de Mgr Proaño. Ses activités sont connues de tous les habitants du Chimborazo; ceux-ci peuvent donc se faire une idée exacte et précise sur ses façons d'agir, surtout ceux qui sont le plus en contact avec ladite autorité ecclésiastique. A mon avis, quand un prêtre a été investi d'une telle fonction par l'Église et le peuple catholique, il doit d'abord être le guide spirituel de ses diocésains sur les chemins de la vertu et de la morale chrétienne.

Q - L'arrestation du vicaire général de Riobamba (1) et de quelques leaders paysans n'est-elle pas le signe d'une prise de position en faveur du maintien d'une situation politiquement et socialement injuste?

R - La loi s'applique indistinctement à toutes les classes sociales et, comme telle, doit être de même respectée par tous les individus. Ceux

qui la violent, et cela quelque soit leur condition, doivent être punis. En outre, l'autorité est habilitée à prendre toute décision nécessaire au maintien de l'ordre.

Q - Monsieur le Gouverneur, qui donc, selon vous, s'intéresse à la destitution de l'évêque Proaño?

R - Aucune enquête, que je sache, n'a été ouverte pour déterminer quelles sont les personnes qui s'intéressent à la destitution de l'évêque de Riobamba; si des décisions de ce type doivent être prises, cela relève uniquement des autorités ecclésiastiques, dans la mesure où elles l'estiment nécessaire. Je pense qu'on ne peut, sur le sujet, dire plus que ce que la presse de Riobamba et du pays en a déjà dit.

Q - Qu'avez-vous à répondre aux appréciations portées à Rome sur ces événements et que pensez-vous en particulier du qualificatif de "fasciste" qui vous a été attribué dans les dépêches de presse internationales publiées ici?

R - Disons que les informations dont fait état le télex international déforment en grande partie la réalité des faits, surtout quand on sait qu'elles proviennent d'une seule des parties en conflit. Quant au qualificatif de "fasciste" qui m'est attribué, cela manifeste tout simplement une parfaite méconnaissance de ma personne, ainsi qu'une parfaite méconnaissance de la signification philosophique et politique d'un tel concept. D'ailleurs, il est bien connu que les termes de "communiste" et de "fasciste" sont aujourd'hui d'un emploi facile et simpliste pour qualifier les attitudes de certaines autorités.

II- INTERVIEW DE MGR PROAÑO, PAR ALBERTO BORGES

Q - Monseigneur, justifiez-vous la violence dans les cas extrêmes?

R - Comme chrétiens, nous ne pouvons ni favoriser ni promouvoir la violence: c'est l'amour du prochain qui nous en empêche. De plus, d'un point de vue rationnel, c'est un suicide étant donné que la force répressive est toujours plus grande que tout autre force du même type opposée par des groupes de paysans.

Q - Vous n'approuvez donc pas la position prise par Camilo Torres?

R - Je n'ai jamais cessé un seul jour d'admirer Camilo Torres comme prêtre et comme homme. Mais je crois qu'il s'est trompé. Avec la foi qui était la sienne, il aurait été capable de réaliser quelque chose d'immense. Prendre les armes a été pour lui une erreur, et sa mort prématurée a privé l'Eglise d'un prêtre exceptionnel. Je pense à Helder Câmara, un autre prêtre exceptionnel qui n'a jamais prôné la violence: nous voyons tous ce qu'il est en train de faire.

Q - Quel est le ressort de votre force?

R - La foi et la solidarité concrète. N'oubliez pas qu'il y a deux forces invincibles en notre siècle: la bombe atomique et la non-violence. Rappelez-vous Gandhi, en Inde, quand il a donné l'ordre aux masses de parias de désobéir à la loi d'imposition sur le sel; rappelez-vous les soldats qui n'osaient pas tirer...

Q - Mais à Tectezinín, ils ont tiré...

R - Oui, mais peut-être pour la dernière fois.

Q - Quel est votre objectif avec les Equipes pastorales et les Ecoles radiophoniques?

R - Notre objectif, c'est l'éducation des paysans dans une province où 52% de la population est analphabète, mais où le taux d'analphabétisme est encore plus grand pour la seule population paysanne: près de 90%.

Ce n'est pas seulement les simples revendications matérielles qui nous poussent, mais également le souci d'appliquer au pied de la lettre les orientations des évêques d'Amérique latine réunis à Medellin.

Nous luttons pour arracher les indigènes à leurs complexes endémiques: le fatalisme, la timidité, la résignation et le servilisme, sans oublier les deux autres facteurs déterminants que sont l'alcoolisme et l'analphabétisme. Nous avons déjà obtenu beaucoup, mais il y a encore beaucoup à faire. Il ne faut pas oublier que les structures mentales des indigènes sont différentes de celles des blancs: ils ont la mystique du chef...

Q - Est-ce que vous vous considérez comme un chef pour les indigènes?

R - Non. Je me considère, et je suis, l'ami des indigènes. Ce long combat a pour but de mettre un point final à l'exploitation, à la cruauté, aux mauvais traitements, à l'injustice sociale, à la répression et à toutes les violences qui ont été faites aux indiens tout au long des siècles, malgré Fray Bartolomé de las Casas (2)...

Q - Au moment de la découverte de l'Amérique, les théologiens de Salamance ont délibéré pendant dix ans sur la question de savoir si les indiens avaient une âme. Ils ont fini par conclure que c'étaient des "êtres mineurs". On sait ce que cela a signifié. Estimez-vous qu'ils sont encore des "êtres mineurs"?

R - Malheureusement, bien des conclusions théologiques ont été dictées par des considérations politiques. N'oublions pas que des saints ont approuvé les Croisades, l'Inquisition ou les guerres de religion. Mais, pour revenir à votre question, je répondrai que nous sommes tous des "êtres mineurs" quand le groupe social dominant l'impose.

(2) Fray Bartolomé de las Casas, célèbre religieux dominicain espagnol qui, à partir du Mexique, a lutté pour protéger les indiens de la destruction opérée par la colonisation espagnole. 1974 est l'année de son 5e Centenaire. (N.d.T.)

Notre mission consiste à rechercher la libération totale de l'indigène, sur le plan tant matériel que spirituel. Le jour où les indigènes apprendront à être libres, à exercer leur imagination, à utiliser leur capacité créatrice qui est immense, et où nous parviendrons à les aider à dominer leur défiance naturelle, ce jour-là l'Equateur sera changé. Trois millions d'indigènes dans notre pays (3): c'est un fait historique dont on ne peut pas ne pas tenir compte.

Q - Vos plans de travail, vos équipes, votre action missionnaire ne comportent-ils pas des risques de paternalisme?

R - Oui, très certainement. C'est pour cela que nous procédons à des évaluations périodiques de notre action pastorale.

Q - Vous êtes une personne controversée. Des gens discernent dans votre action des relents de radicalisation et suspectent vos intentions...

R - Dans notre monde rural marqué de primitivisme politique, dans lequel le manichéisme le plus élémentaire joue un rôle de premier plan, il est très facile d'accuser de communiste l'un ou l'autre d'entre nous, même si nous crions de toutes nos forces que le Christ, et lui seul, est la libération de l'homme.

Q - Quelles différences fondamentales y a-t-il, selon vous, entre marxisme et christianisme?

R - Celle que le marxisme est fataliste et le christianisme transcendant. Le marxisme s'intéresse à la revendication matérielle des hommes, je dis bien des hommes; le christianisme s'intéresse à la revendication matérielle et spirituelle de l'homme. Le christianisme est une marche vers l'unité, mais sans passer par la totalité, comme le font les philosophies matérialistes. D'ailleurs, j'ai toujours agi en parfaite indépendance et je n'ai absolument aucun lien ni avec le marxisme ni avec les positions de la droite. Certains schémas de pensée et d'action me paraissent dépassés, mais la mauvaise foi n'a pas disparu. En somme, je plaide en faveur de la mission essentielle de l'Eglise de toujours: la dénonciation et l'annonciation. Dénoncer l'exploitation et annoncer la bonne nouvelle. Je suis un homme fidèle au Christ.

Q - Au cours de ces dernières années, douloureuses et tristes pour vous, la foi ne vous a-t-elle pas manqué? Je connais de nombreux prêtres qui ont largué la soutane. Il est vrai que vous ne la portez pas...

R - Je n'ai jamais connu de crise de la foi. Je n'ai jamais perdu la foi en Dieu. A chaque difficulté, je me sens plus fidèle aux Evangiles. Et je dois ajouter que tout ce que nous avons souffert, tout ce que nous avons subi durant ces années n'a eu pour autre résultat que d'affermir ma foi... N'oubliez pas, d'ailleurs, que toute crise de la foi est presque toujours la veille qui précède une Rencontre nouvelle.

/(N.d.T.)

Q - Vous avez eu une longue entrevue avec le ministre d'Etat, le contre-amiral Poveda, à propos des événements de Toctezinín. Qu'a-t-il été dit au cours de cette entrevue, sur laquelle la presse n'a guère donné de détails?

R - Il n'y avait rien, il n'y a rien à cacher. J'ai exposé les faits et le ministre, qui est quelqu'un de sensible et d'attentif, a compris l'ampleur de la tragédie. Ses services avaient reçu communication de certaines "dénonciations" qui me qualifiaient de chef guérillero ou de technicien de la rébellion. On a même distribué des tracts disant que notre maison de retraite de Santa Cruz était un lieu de bals et de divertissements pour moniales et religieux (Vous noterez le caractère méprisant de l'expression "moniales et religieux"). Je crois que le mieux est de ne pas répondre à de telles accusations. J'ai expliqué au ministre, essentiellement, que nous sommes des gens qui vivent de leur foi chrétienne et qui travaillent pour les pauvres pour des raisons d'ordre exclusivement religieux.

Q - Pourquoi avez-vous célébré une messe le 11 septembre, date anniversaire de la chute et de la mort du Président Salvador Allende? N'était-ce pas là donner une raison supplémentaire à ceux qui ont déclenché une campagne contre vous? N'avez-vous pas cédé un peu vite à l'impulsivité?

R - Après avoir bien réfléchi, j'ai accepté de célébrer une messe, sur la demande de chrétiens chiliens, à la mémoire de tous ceux qui sont tombés au Chili, de tous les morts. Et vous savez comme moi - vous qui avez vécu les événements chiliens - que des centaines de catholiques, de prêtres, de militants politiques et de paysans ont été poursuivis, torturés et assassinés durant ces journées sombres pour ceux qui, comme nous, n'ont pas encore désespéré. J'ai ressenti le besoin de célébrer cette messe, tout en connaissant les risques que je prenais.

Q - Vous êtes un chef de l'Eglise catholique, et de nombreuses personnes s'étonnent de ce que vous avez renoncé à l'uniforme de circonstance. Pourquoi?

R - L'habit épiscopal établit toujours une distance entre les personnes. En ces temps de crise, d'angoisse et de manque de charité, il faut effacer les distances. Jamais comme aujourd'hui les hommes n'ont eu autant besoin de solidarité et d'amour. Toute distance est un péché.

Q - Quel genre de mort souhaitez-vous?

R - Accompagné par les paysans pauvres et humiliés, par tous ceux qui voient dans le Christ le symbole de la libération véritable.

(Traduction DIAL)